

AMERICAN PROPHET

Cet ouvrage a été réalisé grâce à l'aide de la région Midi-Pyrénées et traduit avec le soutien du Centre national du Livre.



La traductrice remercie le Centre national du Livre pour la bourse accordée à l'occasion de cette publication.

Un grand merci à Nicolas Richard.

The White Boy Shuffle Copyright © Paul Beatty, 1996 © Éditions Passage du Nord-Ouest 2013 Illustration: Street Ministry © Dave Kinsey ISBN: 978-2-36787-003-8

PAUL BEATTY

American Prophet

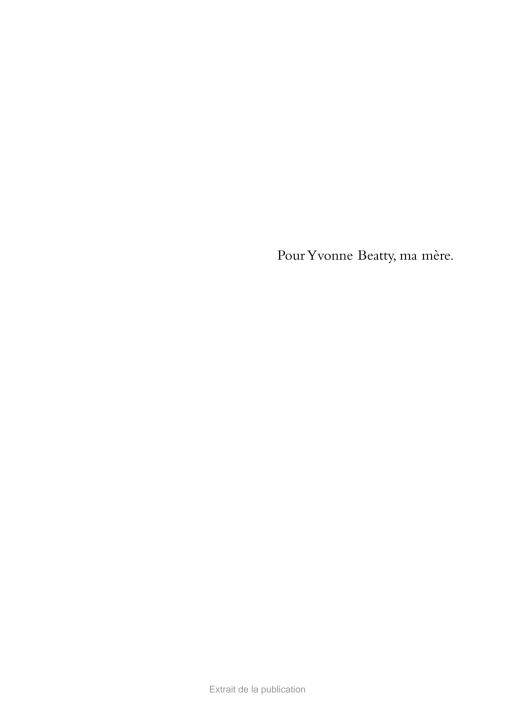
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Bru

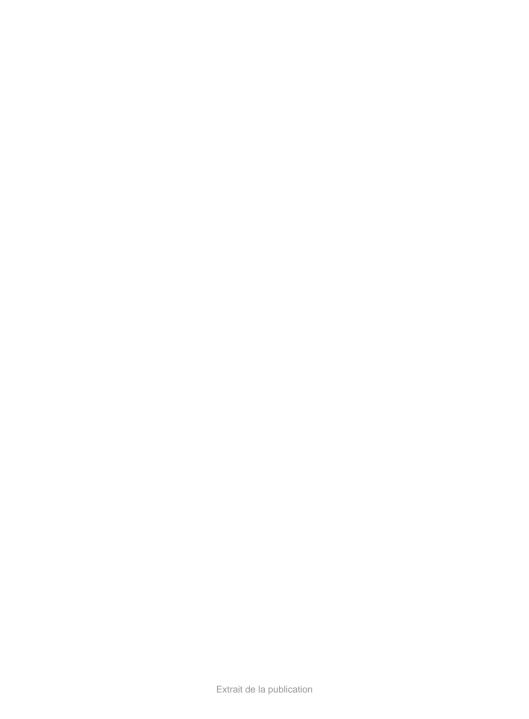
PASSAGE DU NORD-OUEST

DU MÊME AUTEUR Slumberland, Seuil, 2009

Pam Spritzer, merci.

Le texte étant riche en références à l'histoire et à la culture afro-américaines, le lecteur curieux pourra trouver des précisions en notes en fin de volume et signalées dans le texte par un astérisque. (N.d.l.T)





PROLOGUE

Ce boulot de messie est une plaie. N'empêche qu'il m'a permis de venir combler l'absence chronique de leader chez les Afro-Américains. Désormais, les citoyens de seconde zone écœurés par le système n'ont plus besoin de la petite annonce dans le journal du dimanche qui disait:

Cherchons négro démago capable de guider peuple divisé, opprimé et égaré jusqu'à la Terre promise. Bon communicateur. Rémunération selon expérience. Débutants acceptés.

Étant poète, et donc expert en techniques de coercition de l'âme noire par les sentiments, je suis on ne peut plus qualifié pour le poste. Mon livre, *Tronche de pastèque**, s'est vendu à 126 millions d'exemplaires. Tout le monde m'écoute : les intellos, les clodos et la coterie des politicards. Leader de la communauté noire? Un job taillé sur mesure.

Je n'ai pas eu d'entretien d'embauche. Vingt-deux millions d'âmes en déshérence m'ont promu manipulateur à plein temps et père adoptif d'une ethnie à l'abandon. Je leur sers à la petite cuiller une bouillie d'inanités, je leur dévoile la vacuité de l'Amérique noire et l'inutilité de la lutte. Ce que j'y gagne? Une allégeance aviaire complètement fanatique. Où que j'aille, une longue file d'oisons noirs talonne un barde de plastique monté sur ressorts qui, en chemin vers l'autodestruction, traverse à l'aveugle l'autoroute de l'information. Si, un jour, un producteur d'Hollywood achète les droits sur ma biographie, dans le programme télé on lira:

10

En lutte pour la liberté, un jeune poète convainc malgré lui les Noirs américains d'abandonner tout espoir et les mène au suicide dans un paroxysme de tôles froissées et de flammes. Un film drôle truffé de gags. Langage cru. Quelques scènes de violence.

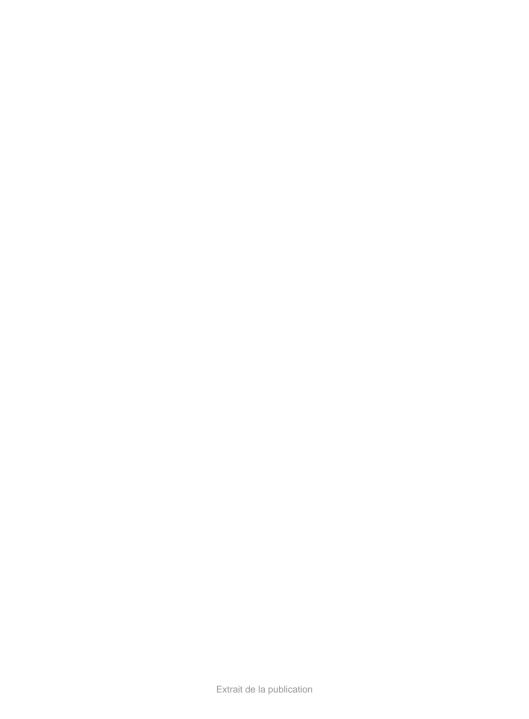
Dans leur combat pour l'égalité, les Noirs ont tout essayé. Nous avons imploré, nous nous sommes révoltés, nous avons joué les amuseurs publics, épousé des Blancs, mais on continue à nous traiter comme de la merde. Rien ne marche, alors pourquoi subir une mort lente? Pourquoi s'en remettre à la dépendance chimique ou à l'éthique américaine du travail quand l'option du suicide, la satisfaction immédiate, est à portée de main? Comme des lemmings, et avec un glorieux mépris pour l'instinct de survie, les nègres déferlent sur Hillside. Tous les jours, ils scrutent le smog californien dans l'espoir de voir apparaître un point gris métallisé, signe annonciateur de l'explosion atomique qui se prépare quelque mille pieds au-dessus de nos têtes crépues ou lissées au conditionneur de l'Amérique blanche. Ce sera le jour de la Désintégration de l'Émancipation. Comptoirs de bars, fauteuils de bus et toilettes classe affaires, allez vous faire mettre, notre suicide collectif sera le sit-in suprême.

Tout le monde est là, toute l'imagerie noire-américaine en rangs serrés en train de finaliser les détails du départ pour le paradis, environ cinq cents ans après notre arrivée dans ce purgatoire. L'employé au service courrier, toujours bien sapé, qui articulait quelques mots mal choisis en réponse à vos efforts condescendants pour lui faire la conversation, se demande s'il a laissé sa cuisinière allumée puis, se rendant compte à quel point la scène est absurde, éclate de rire. L'ex-maire de votre ville, un démocrate bon teint, compose de médiocres élégies sans même s'apercevoir de l'ineptie du tableau. L'adorable petite Noire qui vous faisait baver au cours de gym en quatrième se pavane d'un bout à l'autre du trottoir à l'affût d'un dernier cœur à chavirer. La femme à l'arrêt de bus, celle qui se tenait près de vous le matin en serrant son sac contre elle et vous

lâchait ensuite son coude dans le plexus pour s'assurer une place assise, se prépare à appeler son boss pour le bassiner jusqu'au dernier instant. Instant où elle tendra le récepteur vers l'explosion en gueulant: «Je ne serai pas là demain. Je me serai évaporée, carbonisée, une putain de boule de poussière, enfoiré d'esclavagiste. »

Dans son édition de la semaine dernière, *Time Magazine* m'a baptisé «l'Arlequin d'ébène au pipeau». Pour *US News and World Report*, je suis «l'instigateur du hara-kiri ethnique». L'Histoire ajoutera mon nom à la bande des messies déjantés installés dans l'antichambre de l'enfer qui répondent présent à l'appel de Satan: Jim Jones, David Koresh, l'allumé – son nom m'échappe – qui a mené la charge de la Brigade légère, Charles Manson et le général Westmoreland. Toute la bande et puis moi. Les pages qui suivent constituent mes mémoires, les restes ramassés sur le champ de bataille d'un déserteur affolé fuyant l'interminable guerre pour gagner le respect.

FILS À MAMAN, PAPA ABSENT



Contrairement au bon vieux Noir des familles. mi-sorcier mi-chante-le-blues, rustaud et sympathique dans sa salopette en jean, digne-devant-le-racisme-péquenot, du genre vrai marchepied pour le prix Pulitzer, je ne suis pas le septième fils* d'un septième fils d'un septième fils. J'aimerais bien, mais le sort m'a privé de six frères et trois oncles. Les grands chefs et les reines tout en haut du vieux Kilimandjaro ne m'ont pas inclus dans leur testament. Ils ne m'ont rien légué, enfoirés de radins. Pire, ils m'ont carotté mon héritage mythologique, mes superpouvoirs aborigènes. Les gredins qui tirent les ficelles dans le jeu des races peuvent être tranquilles: jamais je n'ai eu le don divin de terrasser quiconque d'un chant tribal, d'un bâton de sorcier décoré de perles et d'un regard noir. Un tocard dans ma famille a dû merder et offenser la mémoire des ancêtres. Il a mis les dieux en rogne, trop de formules dans la magie sans doute, et depuis les fils doivent payer pour les fautes de leurs pères.

15

Mon nom est Kaufman, Gunnar Kaufman. Je suis l'Oreste noir dans la maison des Atrides. Voué par un ADN mou du genou à traîner les pieds dans le sillage d'une longue et veule file de nègres, d'oncles Tom* et de fidèles domestiques bamboulas. Je suis le premier fils d'un fils de pute branché par les peaux claires, lui-même troisième fils d'un nègre de maison lèche-cul qui se trouvait être pour sa part un septième fils mais par défaut seulement. (En remuant

16

dans son sommeil, mon grand-père Giuseppe Kaufman étouffa Johann, son jumeau et aîné, et put dès lors prétendre au septième rang tant convoité.) Dès ma naissance, mes parents n'ont eu de cesse de transformer en objets de culte les frasques de mes ancêtres, m'apprenant à vénérer leurs escapades improbables et leurs fourbes « tout dé suite missié » avec sourire tranche de pastèque. Pendant les cours d'histoire qu'elle nous dispensait au dîner autour d'un plat de macaronis au fromage, ma mère nous abreuvait de leurs faits de bravoure et autres exploits d'oncles Tom. Rien n'est pire qu'une griotte gouailleuse, et en la matière elle était hors concours.

Elle nous a élevés, mes sœurs et moi, comme le butin d'un âpre divorce dont mon père est ressorti le cou criblé d'éclats de vaisselle à fragmentation. La séparation a convaincu maman, Mme Brenda W. Kaufman, qu'elle devait tout faire pour transmettre à ses enfants une parfaite connaissance de leurs aïeux. Née à Brooklyn et orpheline, elle n'a jamais vu ni ses parents ni son acte de naissance; alors pour pallier ses origines douteuses, elle a adopté l'histoire patriarcale de ma famille paternelle.

Les après-midi d'été, Nicole, Christina et moi on s'asseyait à ses pieds pour suivre du bout des doigts notre lignage sur les veines saillantes de ses jambes rêches. Elle posait ses hideuses extrémités sur un grand coussin et l'on profitait de notre exploration généalogique pour limer ses callosités coriaces et autres crustacés dermiques.

On commençait par le plus simple. Attention, gosses en manœuvre. Nicole, la plus jeune de mes sœurs, mon Incroyable Têtard des Lamentations Éternelles, lançait l'interrogatoire dans son style égocentrique très personnel. Sans cesser de gratter l'épaisse couche de peau morte qu'était le talon gauche de ma mère, elle demandait:

- «Mam', je suis adoptée?
- Mais non, t'es pas adoptée. Je t'ai montré mes vergetures la semaine dernière. Mets donc un peu d'huile de coude, bon Dieu.
 Arrache la peau avec tes doigts s'il le faut, merde. »

rebaptisée à la sauce amérindienne Doigt-dans-les-narines-pouceà-la-bouche-et-morve-de-partout. Elle, pour resserrer le lien filial, faisait vibrer la corde sensible

Puis venait le tour de Christina, la cadette, qu'avec amour j'avais

- «Et moi et Gunnar alors?
- Non
- Tu peux le prouver?»

Elle lançait ça, inquiète et pas convaincue, tandis que des bulles de mucus gonflaient et se dégonflaient à l'entrée de ses narines.

- « C'est lesquelles de ces lignes toutes fripées sur ton ventre qui sont les miennes?
- Chrissy, si jamais tu croises quelqu'un d'assez fou pour se faire passer pour ton père ou ta mère, crois-le. D'accord?
 - Ma'
 - Quoi Gunnar?
 - Tes pieds y puent.
- Tais-toi sinon tu vas remplir un formulaire d'inscription pour l'école militaire.»

Le cours de niveau supérieur «généalogie des Kaufman» ne débutait qu'une fois maman rentrée de sa journée à dépister les MST au dispensaire de Los Angeles Est dans lequel elle gagnait notre croûte. Je me souviens qu'elle aimait ramener à la table du dîner ses ustensiles en acier et des Polaroid des cas les plus critiques. Lustrant spéculums et cathéters à l'aide d'un peu de salive, elle nous assénait ses blagues affreuses pleines de «glands cons et glandes connes». Je suis sûr que quelque part dans son ascendance, des ménestrels du blackface*, ces Blancs déguisés en Noirs, dansaient le cake-walk* de théâtre en théâtre à la lueur des bougies.

Nos dîners étaient des attractions de fête foraine avec comme clou du spectacle : Maman, la Fabuleuse Azimutée. À peine essuyées nos lèvres graisseuses, elle nous instruisait sur les horreurs des maladies vénériennes tout en faisant circuler plat de purée et photos de lésions vulvaires. En guise de coup de grâce, elle ouvrait un pack

17

prévention, en sortait un préservatif bleu, se fichait l'extrémité munie du réservoir dans une narine et se lançait dans un éloge des rapports protégés avec la capote froissée qui rebondissait contre son menton au rythme des syllabes. Puis sans prévenir elle se bouchait l'autre narine et, dans un reniflement, faisait disparaître le caoutchouc non lubrifié jusqu'au fond de son nez. Bouche grande ouverte, elle en extrayait ensuite un morceau de latex détrempé qu'elle brandissait devant nos yeux en l'accompagnant d'un triomphant «Et voilà le travail! On mange maintenant».

Les réjouissances se poursuivaient tout au long du repas. S'il n'existe aucune preuve tendant à corroborer son titre de Griotte la plus gouailleuse du monde, elle figure en revanche au livre Guinness des records dans la catégorie « déglutition la plus sonore ».

DÉGLUTITION. Mme Brenda W. Kaufman (née en 1955), demeurant à Los Angeles, a produit une série de déglutitions non sonorisées à 47 dB (rue fréquentée : 70 dB, moteur de jet : 130 dB) en avalant un verre d'eau du robinet sur le plateau de l'émission télévisée new-yorkaise The David Letterman show. Date d'enregistrement du record : 3 mai 1985.

Le jour de son anniversaire, je me repasse la vidéo de sa prestation. On la voit vider avec enthousiasme son verre d'eau plate tandis qu'un type à l'accent anglais lui tient un micro à hauteur du gosier. En bas à droite de l'écran, l'aiguille d'un vumètre bondit brutalement à chaque tonitruante lampée. Mes sœurs et moi, on hurlait à pleins poumons chaque fois que l'aiguille montait dans le rouge.

À son retour, l'un après l'autre on avait posé les doigts sur sa pomme d'Adam pendant qu'elle buvait son lait. Entre les gorgées, maman nous demandait ce qu'on avait fait à l'école avant de se lamenter sur les trous dans notre éducation. Puis, d'un geste brusque, elle avait reposé son verre vide et s'était pourléché les babines.

19

«Vous voyez, il n'y a rien qu'un Kaufman ne puisse accomplir. Vos livres d'histoire, est-ce qu'ils vous parlent de votre arrière-arriè

- Ouais, ouais.
- Pardon?
- Oui m'dame »

Clair que maman savait raconter les histoires. Elle embrayait sur Euripide Kaufman, resté dans les annales comme le plus jeune esclave à avoir acheté sa liberté. De l'autre côté des fenêtres de la salle à manger, j'entendais s'approcher le cliquetis furtif des chaînes entravant les âmes des nègres Kaufman. Des négros morts qui, les yeux rivés sur le poulet rôti et la main sur leur ventre vide pour l'empêcher de gargouiller, faisaient claquer leurs lèvres desséchées en attendant que maman se lance dans le récit de leurs vies.

Trop petit pour fondre et travailler le fer dans la forge de son maître, à Boston, Euripide passa ses années d'esclavage à arpenter nu-pieds les pavés du centre-ville. Ses courses achevées, il se cherchait des occupations pour tuer le temps. Assis dans l'herbe au bord du fleuve Charles, il observait comment les jongleurs soutiraient la pièce aux badauds sensiblards. Et à sept ans, ce fut l'illumination: il déterra une source prometteuse de revenus. Rentré précipitamment chez lui, le petit entrepreneur à la peau de suie s'enduisit d'huile de lampe et partit se poster à l'entrée la plus fréquentée du parc de Boston Common. Attirés par sa peau luisante et son obséquieux sourire toutes dents dehors, les Bostoniens en balade ne manquaient pas de demander, l'air inquiet, s'ils pouvaient faire

quelque chose pour lui. À quoi Euripide répondait: «Vous voulez frotter mon crâne? C'est porte-bonheur et c'est six sous. »

Le jeune garçon ne tarda pas à se faire une clientèle de notables et de loyalistes, de soldats de la Couronne et de membres des milices locales, qui payaient pour passer la main sur son crâne râpeux afin de s'assurer une bonne fortune sur cette terre et une bonne place dans l'au-delà. Six mois plus tard, il se rasa la tête pour accentuer le plaisir tactile. Et son affaire devint prospère. Très vite, son propriétaire éponyme, Chauncy Kaufman, eut vent de l'ingéniosité du petit bébé de goudron*, qui apportait un zeste de notoriété à son commerce. Bientôt, les clients affluèrent pour venir tapoter le bocal du «p'tit bâtard noir». Leur cheval attaché, ils lançaient: «Quatre fers neufs pour ma bête, Chauncy. Où est donc Euripide? La semaine dernière, j'ai oublié de lui tapoter le caillou et ma bourgeoise m'a surpris en train d'empapaouter la négresse dans le grenier. Viens donc là, mon petit porte-bonheur tout chauve, viens donc.»

Par un doux après-midi de printemps, l'année de ses neuf ans, Euripide se prit à calculer combien il pouvait exiger pour un pincement de la joue assorti de son «Oh qu'il est mignon!» de circonstance. C'est alors que ses yeux s'arrêtèrent sur un enfant d'à peu près son âge mis aux enchères pour quinze livres à côté d'un étalage de primeurs. «Trésor, quand tu te seras fait poudrer la perruque chez le coiffeur, pourrais-tu passer au marché me prendre quelques tomates, une laitue et un petit Noir s'il te plaît?» En mini businessman rusé qu'il était, et toujours impatient de connaître sa valeur marchande, Euripide s'en alla trouver son maître pour savoir s'il atteignait les quinze livres à la revente; lequel, transpirant et couvert de suie, lui assura qu'un malin petit négrillon de son acabit valait bien le double. Plongeant alors la main dans la sacoche qui abritait le pécule amassé grâce à son stratagème, Euripide Kaufman en tira sur-le-champ trente livres qu'il posa bruyamment

sur l'enclume. Suite à quoi il franchit le seuil de la boutique en homme libre de neuf ans, sans songer le moins du monde à s'offrir un chapeau. Quelque temps plus tard, engagé comme matelot dans la marine marchande, il accéda brutalement à la notoriété en devenant, selon les mots de maman, «le cerveau du Massacre de Boston*».

La légende familiale veut que, le 5 mars 1770, Euripide Kaufman évitât habilement une balle échappée d'un mousquet anglais qui lui était destinée, laissant Crispus Attucks rejoindre en martyr le paradis des nègres. En cet après-midi historique, installés dans un pub de Boston, Euripide et Crispus, son compère noirpiaud de toujours, sirotaient des Samuel Adams blondes à la pression. Ah, qu'il était bon d'être là, à vingt et un ans, libre, noir, enivré de bière maison et admis telle une mascotte parmi ses pairs matelots blancs de peau. Seul inconvénient à la liberté: Euripide ne pouvait plus désormais faire payer les habitués qui lui frottaient le crâne avec une fervente condescendance. «Euripide, mon p'tit noiraud tout sombre avec ta tête comme un nœud de drisse, t'avais quel âge quand t'as commencé à perdre ta fourrure de singe? Tu dors peut-être encore avec pour te tenir chaud la nuit?»

Quelques blagues de nègres entre amis, ça ne peut pas faire de mal, non? Nous, les nègres Kaufman, nous avons toujours eu le sens de l'humour. Petit, lorsque j'allais voir mon père au commissariat de Wilshire où il était chargé des portraits-robots, je trouvais parfois ses collègues hilares au milieu des bureaux couverts de paperasse à s'échanger des « comment-on-appelle-un-nègre-qui... » en se tapant dans le dos. Ils n'oubliaient jamais de jeter des coups d'œil par-dessus leurs larges épaules pour voir si papa et moi on riait aussi. Papa riait toujours. À chacun de ses gloussements, les épaulettes de son uniforme ondulaient comme des chenilles. Moi, je restais de marbre jusqu'au moment où il me flanquait un bon coup entre les omoplates qui me faisait basculer le centre de gravité

au bout des orteils, me redressait le menton et m'extirpait un ou deux ricanements d'autohumiliation. Même quand je n'avais pas compris la blague : « Ça veut dire quoi "Tu leur lèches les lèvres et tu les colles au mur?" » Ensuite, je regardais mon père dessiner des portraits-robots sur les indications que lui fournissaient des victimes d'agression qui prenaient son visage pour modèle: «Il avait des lèvres épaisses, un nez à peine plus large que le vôtre, mais le même évasement au niveau des narines. » Avec son coup de crayon de précision, papa noircissait du papier et, sans détacher ses yeux de ceux du criminel qu'il couchait sur la feuille, il me menaçait de son ire si jamais un jour ma tête venait à apparaître sur le cahier de croquis de quelque agent des forces de l'ordre. Dans la voiture de police qui me ramenait chez moi le visage couvert de poudre de fusain, sa sagesse patriotique résonnait toujours à mes oreilles : « N'oublie jamais ça Gunnar: Dieu, la patrie et l'humour, c'est ça le meilleur des remèdes... Et ta mère, elle a bien eu mon chèque?» Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un Kaufman vendu ait aidé la

Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un Kaufman vendu ait aidé la Révolution américaine à prendre son élan.

De ses grosses lèvres brunes tout humides, dans un sifflement plein de postillons, Euripide Kaufman, chope débordante de bière, réorienta adroitement le mépris que lui vouaient ses compagnons de bord querelleurs vers une jeune sentinelle de l'armée anglaise qui, tout de rouge vêtue, montait seule la garde devant la Chambre des communes à proximité immédiate de la taverne. « Dites donc les gars, ce salopiaud dans sa carapace d'écrevisse, ce ne serait pas par hasard le vilain rosbif qui a oublié de payer Jack Milton le barbier pour une coupe et un rasage pourtant pas chers du tout, le jour d'hier? » Euripide et Crispus en tête, la bande alcoolisée se rua dehors pour voir ça de plus près. Chope à la main, ils cernèrent le garde intimidé et le criblèrent d'insultes. Euripide s'approcha à moins d'un mètre, le détailla de haut en bas puis, se tournant vers ses camarades, déclara: « Assurément, c'est bien là notre voyou-

buveur-de-thé-grignoteur-de-biscuits. Crispus m'en est témoin, n'est-ce pas mon gaillard?»

Comme ceux de mon père, comme ceux d'Euripide, les yeux de Crispus ne demandaient qu'à plaire, mais sur sa langue point d'insulte révolutionnaire. Avide de conquérir l'affection de l'Amérique blanche, Crispus Attucks s'en remit au jugement de mon arrière-arrière

Comment deux nègres libres sur le papier auraient-ils pu se montrer plus affranchis? Les voilà attisant la complainte antianglaise et les revendications d'indépendance – deux moteurs noirs propulsant la fusée qui bientôt traînerait dans son sillage des flammes rougeoyantes. Au beau milieu de cette légendaire pagaille, Euripide, enhardi et gonflé par l'alcool, dégaina son pénis et déversa une flaque d'urine aux pieds de la brigade anglaise arrivée à la rescousse. Sentant alors le régiment à saturation, il s'écria : « Taxez-moi ça!» puis d'un pas rapide et résolu fila à l'arrière de la foule devenue rugissante, laissant à un Crispus Attucks noir comme l'encre et imbibé d'alcool le soin de mener la horde très largement blanche à grand renfort de borborygmes et de menaces contre tout l'Empire britannique proférées en brandissant son bâton à nègres. À quoi succédèrent les désormais célèbres salves de coups de feu et le bruit sourd des corps s'affalant sur les pavés empoussiérés.

L'histoire américaine a retrouvé Crispus Attucks sans vie dans une rue de Boston, mais elle ignore jusqu'à ce jour la contribution d'Euripide Kaufman. Lors du procès, un témoin à charge a indiqué avoir entendu le soldat britannique qui avait logé la balle de plomb dans le cœur de Crispus s'exclamer avec regret: « Mince, je me suis gouré de nègre! » Grand bien lui prit car s'il avait tiré sur le bon, mes camarades au collège Manischewitz auraient manqué une occasion unique de bien se marrer en m'écoutant raconter la vie des descendants cocasses des serviteurs de la Confédération. Tous issus de mon arrière-grand-père-à-la-puissance-sept, Euripide Kaufman

C'est durant le cours d'histoire de Mme Murphy que l'histoire légendaire des serviles mâles Kaufman fut contée pour la première fois hors du cercle familial. Soucieuse de remettre une bande de polissons en phase avec les racines perdues et disparates de leur négritude, notre institutrice nous a demandé de présenter nos arbres généalogiques à l'occasion du Mois de l'histoire noire. Bien qu'il fût impossible à la plupart d'entre nous de remonter au-delà de nos grands-parents, nous avons tous crânement narré de vive voix mais en condensé la vie de nos ancêtres américains de caricature. Personne n'en savait suffisamment pour se sentir embarrassé d'en savoir si peu sur sa propre histoire, et moins encore sur celle des héros noirs dont les photos décoraient les murs de notre salle de classe.

Assis à ma place au milieu du premier rang, je me laissais bercer par la litanie monotone de mes camarades qui présentaient l'un après l'autre leur arbre généalogique : « Euh... Les photos sont coupées en rond pour les garçons et en triangle pour les filles. Là, c'est moi. Là, mes six sœurs. Mon frère, l'est mort. Mon autre frère, l'est mort aussi. Ma mère. Mon père. Et puis là mes grands-parents. Mon grand-père, l'a fait le Vietnam et l'est fou. Des questions? Où ma mère est née? L'est née dans l'Arkansas et l'a rencontré mon père dans un car Greyhound.Y sont tombés amoureux à San Antonio et l'a pelotée dans les toilettes à Tucumcari, au Nouveau-Mexique. Et

puis j'ai débarqué. Ta gueule, Denise, non chuis pas né dans des chiottes payantes. »

Mme Murphy a enfin appelé mon nom. Arbre généalogique sous le bras je me suis frayé un chemin jusqu'au tableau, balançant au passage une tape sur la caboche de mon pote Jimi Lopez. Puis, bras levé, j'ai laissé se dérouler l'immense rouleau. Il tombait plus bas que mes genoux, et d'un grand «oooh!» la classe a salué les générations de nègres efflanqués qui tenaient dans leur main osseuse celle de leur moitié.

l'ai commencé tout en haut avec Euripide Kaufman et puis j'ai continué. Je sentais dans mon dos les doigts de ma mère, ses mots sortaient de ma bouche à grands flots, un peu crispé je jacassais comme une grêle marionnette de ventriloque. J'ai raconté comment les Kaufman migrèrent vers le Sud quand Swen Kaufman, le petit-fils d'Euripide, qui avait beaucoup voyagé, quitta Boston et devint sans le vouloir le seul et unique individu à avoir fui vers l'esclavage. Persona non britannica, Swen ne put réaliser son rêve de snobinard : devenir danseur de ballet. Dans les cénacles de la danse, on lui claquait la porte au nez et les spectacles de variété locaux ne savaient que faire de ses «syncopes de cour royale à la française» parmi les imitations négro-négresse de leurs ménestrels. «Boulede-suie, ôte ta couronne et fais plutôt voir tes dents. » Dans n'importe quelle autre circonstance, Swen se serait incliné; mais en matière de danse, point de compromis. C'est ainsi qu'une nuit de grand vent, fourrant dans un baluchon ses chaussons de ballet, il s'embarqua clandestinement sur un cargo en partance pour le Sud et ses États cotonniers.

Il séjourna quelque temps sur la côte de Caroline du Nord où il avait débarqué, comptant bien y trouver la liberté artistique. Il déambulait sur les routes parmi les champs de tabac et s'appuyait sur sa diction anglo-aristocratique pour couper court aux interrogations de ceux qu'inquiétait son statut d'homme libre. Lorsqu'il

26

venait à croiser des lyncheurs en bande, des chiens errants ou des belles du Sud se trimballant sans défense sous leurs ombrelles, il baissait les yeux au sol tout en levant le nez suffisamment haut pour suggérer un soupçon de savoir-vivre. Il répondait à leurs questions en roulant courtoisement et respectueusement les r.

- «Tu n'es pas d'ici hein, mon gars?
- Non monsieur. C'est mon justaucorrrps qui vous fait dirrre cela monsieur?
 - Ça te dérange si on te pose quelques questions?
- Mais non, pourrrquoi donc? Si vous me suspectez d'êtrrre un nègrrre en marrronnage, je comprirends tout à fait que vous m'appriréhendiez. Reprirenez sur-le-champ votrrre interrrogatoirrre, je vous en prie.
 - -T'es pas écossais hein, mon gars?»

Au terme de trois jours de marche, Swen gagna la périphérie d'une petite bourgade agricole baptisée Mercy. Là-bas, il tomba par hasard sur la plantation Tannenberry où des bras serviles s'affairaient à sarcler des rangées de tabac. Le flux et le reflux rythmés des houes et des bêches accompagnant l'urgence sobre des chants de travail lui inspirèrent un opéra-ballet «révolutionnaire». Une œuvre parjure mêlant mouvement stoïque du labeur forcé et assurance nonchalante de l'art lyrique aristocratique. Rendu extatique par de telles perspectives, Swen franchit d'un bond la barrière de bois qui séparait les esclaves des gens libres. Il se munit d'un outil, gratifia d'un sourire le nègre perplexe qui se trouvait à côté de lui et retourna la glèbe féodale jusqu'au crépuscule, résolu à se familiariser avec les coutumes des esclaves des champs. Sans doute les nègres le lui déconseillèrent-ils, mais Swen ne pipait mot à leur sabir monocorde. «Imbécile, chais pas qui que tu es, mais n'impot' qui que tu es, si t'vas twimer là dans ce tabac, t'fas mieux de pus dispésser le d'ssus de la ter' com' ça dans l'vent. Passque si les Tannenbewy y mang' pu, les poules et les cochons y vont gwader les nèg' cwever. » Swen rejoignit le quartier des esclaves de maître Tom Tannenberry satisfait de sa première journée de servitude. Il partit se coucher ce soir-là rassasié d'oreilles de porc et de feuilles de maïs et dès lors chaque matin jusqu'à son trépas se réveilla ouvrier sans contrat de travail.

Lorsqu'il découvrit dans les cases cet apport gracieux de maind'œuvre, maître Tom Tannenberry en sourit d'aise. En d'autres temps, moins fastes, les membres de sa famille avaient été plus nombreux que les esclaves. Il y a longtemps, alors qu'il n'était encore qu'un précoce moutard confédéré, il s'était suspendu aux jupes jaunes et bouffantes de sa grand-mère Vérona et avait pleurniché pour qu'elle lui achète un esclave. Jamais il n'avait oublié avec quel mépris elle lui avait éructé en réponse que les nègres ne poussaient pas dans les arbres.

Quand l'aube fraîche pointait sur la Caroline du Nord, Swen Kaufman dansait insouciant jusqu'aux champs. Il répétait son chef-d'œuvre. Sa longue silhouette fine tournoyait dans la brume matinale. Les esclaves le détestaient. Maître Tom se mit à le détester aussi. Cependant tous les soirs Swen rentrait chez lui plus heureux qu'il ne l'avait jamais été à Boston: il était danseur en résidence sur la plantation Tannenberry – logé et nourri en un lieu pourvu de nombreux espaces de répétition. À la nuit tombée, tout crasseux, le super ramasseur de coton gambadait avec enthousiasme jusqu'à sa case les orteils dans le vent, dos cambré, menton relevé, tel un clipper nordiste perdu en mer.

Maître Tom finit cependant par décréter que les manières cultivées et la verve de danseur de *skip-to-my-lou* viens-que-je-vole-tapartenaire affichées par Swen-le-Bostonien nuisaient au moral des troupes. Pire encore, il avait remarqué la mine fascinée et joyeusement effrontée de sa femme en train d'écouter Swen raconter ses frasques européennes de valet noir à la mode pour un chorégraphe français. Maîtresse Courtney Tannenberry, qui avait grandi dans le